

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXVII. Malaisie. - Java.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

sur Bornéo. Rien de tout cela n'est complet ni sans doute exact, tant sous le point de vue géographique que sous l'aspect ethnologique. Plusieurs races sont mal connues; d'autres, comme celles des Dayaks, font double emploi. Voici, du reste, comment un voyageur moderne a établi cette division ethnographique : « Les aborigènes de l'intérieur, dit M. de Rienzi, ont reçu plusieurs noms : celui de Dayaks au S. et à l'O.; d'Idaans au N., et de Tidouns dans la partie orientale; mais tous appartiennent à la race primitive des Alforèses (Harfours). Ceux-ci sont indigènes de la plupart des îles de la Malaisie et de l'Australie, et on les trouve quelquefois mêlés avec les Papous ou noirs océaniens. Mais les Alforèses sont moins noirs et surpassent les Papous en force, en intelligence, en vivacité. Les Dayaks sont cultivateurs, mineurs, négocians. Leurs formes corporelles sont supérieures à celles des Malais. Ils adorent *Deonata* (l'ouvrier du monde) et les mânes de leurs ancêtres; ils professent la plus grande vénération pour certains oiseaux qui leur servent d'augures, ainsi que la plupart des habitans de la Polynésie. Après eux, il faut nommer les Biadjous et surtout ceux qui habitent la côte N. O., et enfin les Tidouns qui vivent dans l'état sauvage. Dans la partie N. E. de l'île, ce sont d'intrépides marins; ils se livrent à la piraterie, et quelques-uns sont anthropophages. Au S. de la sultanie de Bornéo sont encore les tribus sauvages des Kayans, des Dousouns, des Marouts. Enfin il existe dans cette grande région, foyer de races diverses, une variété de Biadjous qui parcourent Célèbes, Bornéo et les Philippines, et qui sont un mélange de différens peuples, tels que les Chinois aux cheveux longs et plats et aux yeux obliques; les Japonais sans barbe et les Macassars aux dents noires et luisantes. » Voilà quels renseignemens incomplets on possède aujourd'hui sur Bornéo. Il faut les reproduire avec cette réserve qui s'attache toujours aux choses conjecturales, et attendre que la géographie nous ait révélé sur l'intérieur de cette vaste contrée autre chose que des hypothèses.

CHAPITRE XXVII.

MALAISIE. — JAVA.

Notre brick voyageur eut bientôt laissé loin de lui et Bornéo et l'embouchure du Banjermassing. Le 2 octobre, par une fraîche brise de S. O., il ouvrit ses voiles, et glissa sur ce calme bassin que l'on nomme la mer de Java, véritable chenal entouré de hautes terres. Pendant deux jours,

le vent continua en mollissant, jusqu'à ce que l'abri des hautes terres nous eût envoyé du calme. Enchaînés pendant quelques jours sur ce lac stagnant, nous n'aperçûmes Carimon-Java que le 10, et le 12, après avoir doublé la pointe de Caravan, nous jetions l'ancre dans la vaste rade de Batavia. *Le Siva* mouilla d'abord au large, après avoir envoyé au gouverneur-général les dépêches qu'il avait recueillies sur sa route; puis ayant reçu l'ordre de venir prendre son poste dans la rade, il se rapprocha davantage de cette forêt de mâts qui se dressait dans le lointain.

Vue de la rade, Batavia offrait dans le lointain la chaîne montueuse à laquelle elle est adossée, chaîne basse toute couverte d'une végétation active et belle; puis, sur un plan plus rapproché, quelques maisons de plaisance groupées à droite et à gauche de la ville, demeures charmantes, entourées de quinconces et de vergers; enfin, sur le premier plan, la ville elle-même presque noyée dans cette grève plate, ne montrant que ses milliers de toits et les arbres élevés de ses jardins. Plus près encore du *Siva* qui venait de jeter son ancre, quelques îlots se montraient comme des bouquets verts, tandis que la rade laissait apercevoir ses navires, et qu'une foule de barques glissaient dans son vaste demi-cercle, se rendant d'un port à l'autre.

Parmi ces îles, il en est qui sont inhabitées aujourd'hui; mais presque toutes avaient été utilisées jadis par l'ancienne Compagnie des Indes. Elles contenaient des chantiers, des magasins, des hôpitaux ou des ateliers. La principale est Onrust, ou en malais *Poulo-Kappal*, située à trois lieues au N. O. de la ville. Son importance a duré jusqu'au temps de l'occupation anglaise. Prévoyant bien que leur conquête serait précaire, les Anglais détruisirent les travaux de cette île; ils démantelèrent cette tête avancée de la rade. Des chantiers magnifiques où des vaisseaux pouvaient être carenés, des magasins immenses, des greniers de réserve qui pouvaient contenir deux mille koyangs de riz, de fort belles habitations pour les employés, deux moulins et une église, tout fut détruit alors, tout fut mis hors d'état de service. Pourtant, en 1823, Onrust a commencé à renaître de ses cendres; mais une restauration complète sera une chose difficile, longue et coûteuse.

Après l'île d'Onrust, vient l'île d'Edam, ou *Poulo-Dammer*, qui dut ce nom malais à son phare aujourd'hui sans feu. Ensuite paraissent l'île de Purmerend, ou *Poulo-Sakit*, dont on avait fait un hôpital de lépreux; enfin un peu

plus vers le sud, l'île de Kniper ou Poulo-Bourong où se trouvent encore les ruines de grands magasins. Les autres îles plus petites sont : Poulo-Kellor, Poulo-Rambout, Poulo-Ontong Java, Poulo-Obie, Poulo-Ayer, Poulo-Niamok, Poulo-Potrij, ou l'île Vader-Smith, qui a disparu et n'est plus qu'un banc de sable que l'eau recouvre pendant le flux. Les îles bien plus nombreuses qui se montrent dans l'éloignement se nomment *Duizend Eilanden*. Plusieurs d'entre elles sont habitées par des familles malaises qui vivent de la pêche de poisson, de celle d'agar-agar, de tripangs, de pierres de corail (dont on se sert pour fabriquer la chaux). La plus grande de ces îles est Poulo-Pangang qu'habitent trente familles indigènes sous un chef malais.

Je ne débarquai que le lendemain de l'arrivée du *Siva*. Le 13 octobre, à la pointe du jour, la yole me conduisit vers le débarcadère. On prit terre au *Boom*, port qui s'étend devant l'ancienne ville. C'est la portion la plus malsaine, la plus dangereuse d'une ville qui a dans l'Inde une si grande réputation d'insalubrité. A part quatre ou cinq rues fréquentées seulement dans la matinée, ces quartiers sont presque déserts; on les a quittés pour se porter en foule vers le *Weltevreden* et le *Konings-Plein* où se déploie la ville nouvelle. Les rues modernes commencent à l'ancien faubourg, ou *Buiten Nieuw-Poort straat*; rues charmantes que bordent de longues allées d'arbres et de jolies maisons avec leurs frais jardins (Pl. XXVIII — 3). Le mouvement de ces rues rappelle celui des grandes villes européennes. Des voitures sans nombre, d'élégantes calèches à deux chevaux, de jeunes cavaliers s'abritant sous de larges parasols, tout anime et embellit ces délicieuses avenues. On reconnaît alors Batavia, élégante capitale de la Malaisie, ville de luxe et de bruit, de plaisirs et d'affaires. Une foule de gracieuses habitations, toutes ombragées, s'étendent aussi le long des canaux de *Moolenvliet* et de *Rijswijk* sur une longueur d'environ trois quarts de lieue. Puis se développe une grande plaine carrée, vaste pelouse avec des rangées de maisons européennes. C'est le *Weltevreden* ou quartier militaire, qui a donné son nom à la ville neuve. Plus loin, en prenant à droite, paraît une autre plaine carrée, le *Konings-Plein*, entourée aussi de constructions charmantes et de jardins bien tenus. C'est au-delà du *Weltevreden* que se prolonge la grande route de *Buitenzoorg*, chaussée toute unie, bordée de maisons de plaisance et de cases, qui se continue pendant près de deux lieues jusqu'au-delà du fort de

Meester-Cornelis. Si l'on ajoute à cela quelques allées latérales qui forment comme autant de rayons autour de ces grands rond-points, le *Prinsen-Laan*, le chemin de *Gonnong Saharie*, le chemin de *Tanaabon*, on pourra se former une idée de l'aspect de Batavia. Entre et derrière ces différens quartiers se trouvent les quartiers des diverses colonies asiatiques établies dans la capitale malaise. Le camp chinois est hors de l'enceinte et à l'ouest de l'ancienne ville, dont il formait jadis un vaste faubourg; mais ce peuple actif et remuant est, à vrai dire, aujourd'hui dans toute la ville comme dans toute l'île.

Située par 6° 12' de lat. S. et 104° 33' long. E., Batavia fut fondée en 1616 sur le terrain qu'occupait la ville indienne de Jaccatra. Elle reçut, le 11 mars 1619, le nom qu'elle a conservé depuis, quand fut bâti le fort qui la commande. En 1629, fut élevé le château des gouverneurs, à l'entrée de la ville du côté du port, et que les gouverneurs-généraux habitèrent plus d'un siècle et demi. A ce château, on adjoignit les bâtimens nécessaires pour les réunions du conseil des Indes, pour les bureaux, pour les magasins de la Compagnie. Toutes ces constructions, encore debout, peuvent donner une idée de la manière large et grande qu'avait adoptée alors l'architecture coloniale, et qu'elle réalisait avec des ouvriers européens et des matériaux tirés de la métropole.

A cette époque, la ville formait un parallélogramme d'environ six cents perches de long sur quatre cents de large, que coupait en deux parties à peu près égales la grande rivière nommée *Tjiliwong*. Ceinte de murailles, de bastions, et fermée par cinq grandes portes, elle avait, en outre, quatre églises et plusieurs édifices réguliers.

Pendant tout le xvii^e siècle, les fonctionnaires de la Compagnie et les négocians habitèrent l'intérieur de la ville; mais vers le commencement du xviii^e, quand les guerres avec les Bantamais furent éteintes et que la prospérité de la ville demanda des constructions nouvelles, on commença à bâtir en dehors des fossés et à créer ce qu'on nomme aujourd'hui encore le faubourg du midi. Vers ce temps, les habitans aisés se construisirent des maisons de plaisance le long des canaux extérieurs et sur le chemin de Jaccatra, entre la ville et les forts extérieurs qui composaient la première ligne; puis, enhardis par les dispositions plus pacifiques des indigènes, ils poussèrent ces constructions jusqu'au pied de la seconde ligne de forts, tant sur le chemin de Bantam et de Cheribon, que

sur la route des Préangers. Mais ces divers empiétements n'eurent lieu que peu à peu et l'un après l'autre. Au commencement du xvii^e siècle, le fort de Meester-Cornelis était les colonnes d'Hercule des créoles néerlandais. On parlait d'une course aux environs comme d'une expédition aventureuse, et, il n'y a pas trente ans encore, les églises publiques adressaient des prières au ciel toutes les fois que le gouverneur-général se rendait à sa maison de plaisance de Buitenzorg. Ce trajet se faisait alors en trois jours; aujourd'hui il se fait en trois heures.

Ce fut seulement sous le gouverneur-général Daendels que l'on songea à sortir de l'ancienne ville et à l'abandonner. La situation politique de Java sembla à cet administrateur assez clairement dessinée pour renoncer à l'enceinte de murs qui la protégeait contre les attaques de l'intérieur. Ses vues se reportèrent sur la seule défense extérieure: «Là, sont des ennemis pour l'avenir, disait le gouverneur-général. De l'intérieur, nous n'avons rien à craindre.» C'était alors le temps où Batavia devenait le tombeau de presque tous les Européens nouvellement débarqués. Des miasmes pestilentiels semblaient, à de certaines époques, envahir l'atmosphère, et une mortalité effrayante régnait même parmi les individus acclimatés. L'épidémie faisait plus de ravages que n'en eût pu faire la guerre. Daendels tourna sa pensée de ce côté. Son premier plan avait été d'abandonner entièrement Batavia et de transporter à Sourabaya la capitale des possessions hollandaises; mais contrarié dans cette pensée et obligé d'adopter des moyens moins décisifs, il fit bâtir, hors de la ville et à une petite distance dans l'intérieur, des casernes et des habitations commodes pour les officiers de la garnison. Un palais du gouverneur fut même commencé à cette époque, mais il ne fut achevé qu'en 1827.

A peine cette initiative eut-elle été prise, que tous les habitans européens, tant soit peu fortunés, désertèrent la vieille enceinte et vinrent habiter des maisons plus fraîches, plus belles, plus saines, le long du Moolenvliet, du canal de Rijswijk, au Weltevreden, plus tard enfin le long du vaste Konings-Plein et sur le chemin de Meester-Cornelis. Un plan régulier avait été d'abord imposé aux architectes; mais l'inter-règne qui suivit l'occupation anglaise détermina une confusion telle parmi les constructions, qu'à l'heure actuelle il serait impossible d'organiser un système de défense pour Batavia, sans couvrir de décombres toute la plaine environnante.

L'engouement s'en étant mêlé, bientôt le vieux Batavia fut abandonné. La décadence le frappa comme la foudre. En vingt ans, les plus beaux quartiers furent démolis pièce à pièce, maison à maison. En 1816, quand les traités européens eurent rendu à la Hollande sa plus belle colonie, la ville ancienne comptait à peine pour habitans quelques Européens vieillis dans leurs demeures, quelques Portugais et quelques Chinois. Les bureaux du gouvernement, les comptoirs et les magasins y restaient bien encore, comme dans un lieu plus à portée de la rade; mais, quand le soir venait, on les abandonnait, pour retourner vers les quartiers modernes où tout respire l'insouciance des affaires.

Ce que le gouverneur-général Daendels avait prévu se réalisa. Batavia n'était une ville malsaine que sous les conditions primitives. On avait bâti sur un terrain humide et bas une ville toute hollandaise, une ville à rues étroites sous un ciel des tropiques; on avait, comme à Amsterdam, comme à Rotterdam, entassé des maisons le long de canaux stagnans et bourbeux. A ces causes de mortalité vinrent s'en joindre d'autres, telle que la tolérance accordée aux Malais et aux Chinois, dont les cimetières infectaient les portes même de la ville. Enfin on avait laissé exister, à la barre de la rivière, des dépôts d'immondices qui, frappés par le soleil, exhalaient des odeurs pestilentielles.

En transportant sa résidence hors de l'ancienne enceinte, le gouverneur-général chercha à combattre cette foule d'influences délétères, et, depuis, le gouverneur Van-der-Capellen réalisa les améliorations que Daendels avait seulement projetées.

Ce fut sous Van-der-Capellen que de nouvelles rues furent tracées dans le Konings-Plein, l'endroit le plus salubre de tous ces environs. Des concessions de terrains, des facilités pour les constructions, donnèrent de grands développemens à ce quartier tout moderne. On assujettit les propriétaires et les architectes à des règles d'alignement qui avaient pour but de subordonner les convenances particulières à la salubrité générale. Les Chinois eurent un local assigné pour leur cimetière à une grande distance de la ville. Les canaux de l'ancienne ville, ceux dont l'existence ne présentait aucune utilité, furent comblés par motif d'assainissement, et les canaux maintenus y gagnèrent un plus grand volume d'eau moins chargée de matières putrides. On relégua les tueries à l'extrémité de la ville; on encaissa le fleuve de



1. Vue de Surabaya.



2. Residence à Purwa Wuyui.

manière à ce que, resserré dans son lit, il couât toujours sur sa barre et n'en laissât aucune partie exposée à l'action des rayons du soleil. Une belle jetée en bois de teck, môle et débarcadère à la fois, compléta ces grandes et utiles constructions. Depuis qu'elles existent, Batavia n'est pas plus insalubre qu'aucun autre point de l'archipel malais et du continent de l'Inde.

La population de Batavia, extrêmement variable, a été l'objet de beaucoup d'évaluations fausses pour la plupart. En 1824, un dénombrement fait avec la plus grande précision donna le résultat suivant : 3,025 Européens ou descendants d'Européens ; 23,108 Javanais ou Malais ; 14,708 Chinois, 601 Arabes, 12,419 esclaves ; total, ville et banlieue, 53,861 âmes, la garnison exceptée. La population de la province entière est divisée en quatre arrondissements ou quartiers.

La population européenne ou créole se compose d'employés du gouvernement, de négociants, d'officiers retraités, rentiers ou propriétaires, enfin de Portugais, qui à Batavia comme dans toute l'Inde ne sont plus qu'une race métisse, d'un teint plus cuivré que celui des Malais et parlant un jargon presque inintelligible.

Dans son état actuel, Batavia renferme une foule d'édifices publics remarquables. L'ancienne enceinte en offre plusieurs encore debout au milieu des décombres de beaucoup d'autres, vestiges parlans d'une magnificence primitive. Tels sont, entre autres, la douane, les magasins de la marine, beaux bâtimens à deux étages et fort bien conservés ; puis, au-delà des portes, les magnifiques *lombongs* (entrepôts en bois) destinés à contenir les récoltes de café.

De l'ancien château, démoli sous le général Daendels, tout ce qu'on retrouve est une porte qui fait face à la ville. L'architecture de l'hôtel-de-ville, quoique élégante et noble, se ressent de l'époque où ce monument fut construit. Le bâtiment central forme deux grandes pièces, occupées autrefois par la haute cour de justice, la chambre des orphelins et la direction du change. Aujourd'hui ces diverses administrations ont été transférées au Weltevreden. Les deux ailes de l'édifice ont servi de prison jusqu'en 1827 ; mais il est à croire qu'elles ont suivi depuis la destinée des tribunaux.

La vieille enceinte de Batavia ne compte plus qu'une seule église, située entre la maison de ville et la porte de l'ancien château. Cette église luthérienne, grande et bien bâtie, ne déparerait

pas une ville d'Europe. Le seul temple à l'usage de la religion réformée est l'ancienne église du faubourg ou *Buitenkerk* ; édifice vieux, peu solide, mais dont l'intérieur est simple et beau. L'église des catholiques, au contraire, est petite et mesquine.

Il n'y a aujourd'hui à Batavia pour les Européens qu'un hôpital militaire, celui du Weltevreden, fort bien organisé et où les malades de la ville sont soignés à côté des malades de la garnison. Pour les indigens chinois et malais, il existe un autre hôpital, situé hors de la porte d'Utrecht. Outre les salles pour les malades ordinaires, on y trouve un quartier pour les lépreux, et un autre pour les fous. Ce vaste établissement peut contenir deux ou trois cents pensionnaires. Le *Stund Verband* est un hôpital secondaire destiné à recevoir provisoirement les personnes blessées. On y pose le premier appareil et l'on renvoie ensuite les individus à leurs familles. Cette institution, due au baron Vander-Capellen, fut provoquée par les accidens graves qui survenaient chaque jour dans les rues et qui rendaient utile cette fondation d'un local spécial, affecté à ces malheurs imprévus.

Un des beaux édifices de la ville est la maison qu'occupe la Société du commerce des Pays-Bas, située dans l'ancienne enceinte et sur le quai de la rivière. Non loin de là, est la Bourse, petit bâtiment avec une colonnade ouverte, simple et peu orné, quoique de construction moderne. Ce qui est bien au-dessus de ce local mesquin, c'est le vaste et superbe bâtiment que le général Daendels a fait construire dans l'angle du canal de Rijswijk et de Moolenvliet. *Harmonie*, tel est le nom de cet édifice vraiment royal. C'est le temple des plaisirs de la vie privée ; destiné aux concerts qui se donnent par souscription et aux bals du gouverneur, il sert aussi tous les jours aux rendez-vous des bourgeois et des militaires aisés, qui viennent y causer, jouer au billard, ou lire les journaux. Ce local est composé de quatre grandes salles contiguës, dont chacune peut contenir quatre cents personnes. Dans les jours d'apparat, quand la société européenne de Batavia s'y réunit à la lueur de mille bougies, ces salles offrent un aspect vraiment magique. A côté de l'*Harmonie*, est un édifice destiné à l'art et à la science. C'est encore une des fondations que Batavia doit au général Daendels. La société des arts et des sciences de Batavia a déjà rendu des services au monde savant. Encouragée dans ses travaux par des gouverneurs qui eux-mêmes en étaient membres, elle a éclairé bien des questions qui étaient

de son domaine, elle a fourni au grand faisceau commun son contingent de lumières. La bibliothèque de la société est riche en ouvrages de grand prix.

Batavia a aussi un théâtre, peu remarquable comme construction, où des amateurs s'exercent de temps à autre pour les délassemens d'un public d'amis et de connaissances.

Les gouverneurs-généraux occupent, quand ils habitent Batavia, une grande et belle maison particulière, située à Riswijk, dans la partie la plus salubre et la plus recherchée de Batavia. Cette demeure, trop petite et trop bourgeoise, sera remplacée par le nouveau palais du Weltevreden. Ce palais, commencé sous le général Daendels et interrompu à diverses reprises, faute de fonds, vient d'être achevé tout récemment. On a transporté dans ce local tous les bureaux civils et militaires de Batavia, en cédant aux particuliers les maisons affectées auparavant aux divers services.

De nombreux bazars ou marchés à jours fixes sont établis à Batavia et dans les environs. Plusieurs de ces marchés, de périodiques qu'ils étaient, sont peu à peu devenus quotidiens, grâce aux Chinois qui apportent dans leur rôle de vendeurs une inébranlable persistance. Parmi les bazars, on cite la poissonnerie à l'entrée de la ville, le bazar Lim-Tonghan dans le camp chinois; le bazar Boroung, dont le gouvernement voulait faire une espèce de passage comme ceux d'Europe, marché où les habitans de Bantam portent leurs toiles, leurs poteries, leurs nattes et la chaux de cette province; le bazar Tanaabon, l'ancien et le nouveau bazar du Weltevreden; enfin treize autres bazars ou foires établis dans un rayon de quelques lieues de la capitale, et quelques autres dans la résidence de Buitenzorg.

Le commerce de Batavia est de deux sortes, l'un centralisé entre les mains de la Société du commerce des Pays-Bas, l'autre disséminé entre une foule de maisons de premier et de second ordre, néerlandaises, anglaises et américaines. La Société du commerce des Pays-Bas s'est composée de l'agglomération de capitaux particuliers, auxquels le gouvernement a créé une position privilégiée qui ne semble pas trop onéreuse. Les premiers résultats de cet établissement ont été heureux; ils pourront l'être davantage encore si la pensée qui y préside n'est pas celle d'une exclusion injuste pour le commerce individuel. On conçoit que l'association des capitaux soit utile quand elle reste tempérée par une concurrence efficace et active. Ce n'est plus alors du monopole, c'est une simple collection de

forces et de moyens, c'est une économie de temps, de main-d'œuvre, de faux frais, c'est une mise en commun de forces qui se gaspilleraient dans l'isolement. Grâce aux ressources des sociétaires, des voies nouvelles ont été ouvertes aux transactions; les marchés se sont étendus, les relations se sont agrandies. Aussi, loin de souffrir de cette suprématie récente, les maisons de Batavia y ont gagné des débouchés plus fixes et plus sûrs, des mercuriales plus élevées et un grand accroissement d'affaires. Malgré cette rivalité puissante on comptait, en 1827, à Batavia, seize maisons néerlandaises, six maisons anglaises et une maison américaine. Dans ce nombre, dix ne s'occupaient que du commerce de seconde main.

La marine marchande de Batavia se compose de quarante-trois navires et d'un bâtiment à vapeur. Parmi les quarante-trois navires, on en compte sept qui jaugeant plus de cent tonneaux. Les importations comprennent tous les objets manufactures d'Europe, tissus de luxe et de première nécessité, armes de prix, draps, mercerie, clincaillerie, soieries, marchandises d'Europe, de Chine, des comptoirs indiens et des Echelles de la Malaisie, étoffes de toutes sortes et de tous prix; puis les denrées et les produits étrangers au sol de Java, comme les vins et eaux-de-vie de France et d'Espagne, le thé de la Chine, le riz de l'Inde et de Manille. En retour, Java fournit à l'Asie et à l'Europe des sucres, des cafés, du riz, du tabac, du katjang, du maïs, du coton, même de l'indigo, enfin les produits d'une foule d'industries locales assez avancées.

Parmi ces industries, il faut citer les distilleries d'arak, les briqueteries, les chaufourneries, les tanneries, les teintureries, les fabriques de chandelles, les poteries et les cartes. Les distilleries d'arak, au nombre de huit, produisent, par année, douze cents barriques de cette liqueur dont les Chinois font un usage habituel, mais non immodéré. Pour fabriquer ce spiritueux, on emploie du riz, du sirop de sucre, du touak, et un mélange, nommé *peka*, de cannelle, d'anis, d'ail et de farine de riz. Les briqueteries sont au nombre de huit; elles ont prospéré surtout à l'époque où la ville moderne s'éleva sur les plans du gouverneur-général Daendels. Les ouvriers chinois exploitent quatre tanneries. Les teintureries sont aussi entre les mains de petits fabricans indigènes qui tissent et teignent les étoffes dans la campagne. Ce sont les femmes qui presque toujours exécutent ces travaux. Les matières dont ils se servent pour leurs bains de teinture

sont ordinairement l'indigo, la racine du mankoudou, le rœcou, la graine du cotonnier, la racine du curcuma, le gingembre et l'huile de katjang. Pour donner la couleur à l'étoffe, on la plonge et on la fait tremper à diverses reprises dans des cuves où se trouve la décoction. La préparation du batik se fait en couvrant de cire fondue les portions de l'étoffe qui doivent rester unies ou claires, et en les trempant ensuite dans le liquide colorant. On fabrique ainsi des mouchoirs ou sarongs (pagnes) dont le tissu est très-fin et dont les couleurs sont belles et variées.

D'autres industries, telles que fonderies de suif et poteries, sont dans une situation assez prospère. Les fabriques de cartes à jouer occupent également un grand nombre de bras; les cartes que l'on confectionne sont des cartes chinoises dont les jeux se composent par vingtaine. Les autres industries manuelles s'exercent, comme en Europe, par des maîtres ayant sous leurs ordres des compagnons, et les dirigeant. On trouve à Batavia des charpentiers, des menuisiers, des maçons, des forgerons, des serruriers, des chaudronniers, des ferblantiers, des peintres en bâtimens, des charbons, des selliers, des cordonniers, des boulangers, etc. Ces métiers sont presque tous exercés par des Chinois ou par des Malais qui s'y montrent fort habiles. Peu d'Européens voudraient et pourraient lutter contre eux. La chaleur du climat, la différence des salaires, tout éloigne nos artisans des colonies asiatiques. Ils n'y soutiendraient pas la concurrence de la main-d'œuvre indigène. Ainsi, dans toutes ces possessions lointaines, manquera toujours cette classe moyenne qui fait la force et la durée du nœud social. Quelques Européens superposés à des milliers de Chinois et de Malais ne créeront jamais à Java une nationalité européenne, tandis que les colonies de la Nouvelle-Hollande où existe une classe ouvrière, active, presque riche, ayant des affaires et une clientèle, pourra réaliser ce problème d'une civilisation transplantée.

La vie de Batavia est une vie d'aisance et de luxe. Les Européens ont les premiers donné l'impulsion; ils ont eu, dès le commencement de la conquête, des meubles fastueux, des maisons montées, de nombreux domestiques, de la vaiselle d'or et d'argent, des voitures, des chevaux, des meutes. Entraînés par l'exemple, les Javanais et les Malais ont voulu avoir à leur tour des habits magnifiques, des bijoux, de riches étoffes; ils ont mené une vie de bal et de fêtes, comme si chacun d'eux avait eu à sa disposition

les trésors d'un rajah. Les Chinois, quoique plus économes, ont aussi leur faste, celui du confort intérieur, celui d'une grande magnificence dans leurs fêtes annuelles, dans leurs noces, dans leurs enterremens. Parcimonieux pendant les autres jours, ils prodiguent ces jours-là des sommes énormes, surtout quand vient le nouvel-an ou la cérémonie du *Gap-Bomé* qui l'accompagne. Quant aux Arabes et aux Maures, ils préfèrent à tout une valeur durable et réelle: leur luxe consiste dans la possession de pierres précieuses, de vases d'or et d'argent, de bijoux dont se parent leurs femmes.

Les gouverneurs-généraux ont de tout temps plutôt favorisé qu'empêché le développement de ce luxe, qui est en même temps un élément de pacifique civilisation; mais, au milieu de l'éducation pour ainsi dire matérielle de ces peuples, ils n'oubliaient pas que l'esprit a aussi besoin de culture pour se tenir à la hauteur d'une vie physiquement plus douce. Plusieurs écoles primaires ont donc été instituées à Batavia. La principale, où les Européens envoient leurs enfans, a été fondée en 1817, au Weltevreden, dans le quartier le plus aéré, le plus salubre; elle est au niveau de nos meilleures institutions en ce genre. Une succursale a été fondée ensuite, dans laquelle se rendent les enfans de la classe que l'on nomme portugaise, auxquels se joignent quelques jeunes Malais ou Chinois. Cette succursale est la pépinière des bureaux néerlandais. C'est là que se forment les copistes, les plumitifs, qui expédient le gros de la besogne. A ces deux fondations, qui déjà ont porté des fruits utiles, avait été ajouté, en 1824, un pensionnat de jeunes personnes, dirigé par des institutrices appelées d'Europe aux frais de l'État. Mais, vers 1826, ce pensionnat a été supprimé, soit que le nombre d'élèves fût insuffisant pour le soutenir, soit que les institutrices, jeunes et belles, aient peu à peu préféré des mariages opulens au plaisir de former des élèves.

L'éducation de la jeunesse indigène est confiée, en grande partie, à des prêtres mahométans, desservant les diverses mosquées. On verra plus tard ce que sont ces prêtres, et quelle influence ils exercent sur le peuple. Ils sont subdivisés en plusieurs classes, que l'on distingue sous les noms d'*iman*, *katih* et *hital*. Le chef des imans a le titre de *panghoulou*. Soldé par le gouvernement, il exerce des fonctions publiques, tant auprès du *land-raad* qu'auprès des autres tribunaux de justice où il reçoit le serment des témoins islamites. Les mosquées que

desservent ces prêtres sont au nombre de dix-sept; et chacune d'elles a un personnel proportionné à son importance. Les revenus de ce clergé ne sont pas considérables; ils se composent du produit des terres appartenant aux mosquées, des offrandes recueillies au temps de la moisson ou à l'approche des grandes fêtes, enfin du casuel que procurent les mariages, les funérailles et les solennités religieuses.

Tel était ce Batavia, où je venais de prendre terre, et où m'attendait l'hospitalité la plus affectueuse. Au nombre des lettres depuis longtemps oubliées dans mon portefeuille, il s'en trouvait une de la maison Wilmot de Calcutta pour une des meilleures maisons de la capitale javanaise. Ces lettres de recommandation si banales en Europe, et qui procurent à peine une politesse et un dîner, ont une valeur réelle dans les colonies. Dès que j'eus présenté ces quelques lignes d'introduction, je devins l'hôte de M. Perkus; il fallut, bon gré mal gré, accepter un logement chez lui. Je renonce à dire tout ce que je rencontrai d'égards et de soins, de bontés et de prévenances au sein de cette famille. Pendant le peu de jours que j'y passai, je vécus comme un riche bourgeois du pays, promené de fête en fête, de bal en bal, de repas en repas. J'avais à mes ordres quatre serviteurs, un palanquin, une voiture, deux chevaux de trait et deux chevaux de selle. J'étais accablé d'invitations, tant chez les autorités de la ville que chez d'opulens armateurs. Dans toutes ces réunions régnait un luxe vraiment asiatique; les parfums, les essences, les mets recherchés, les rafraîchissemens de mille sortes, tout était offert avec une prodigalité presque royale. D'une maison à l'autre, c'était comme un assaut de luxe; on eût dit que personne ne voulait rester en arrière de ses voisins.

Après un an de croisière pénible dans les mers océaniques, encore sous l'impression des scènes de cannibalisme dont j'avais vu les acteurs, on conçoit combien je dus être saisi de ce faste asiatique, de ces mœurs européennes. Je m'y livrai pendant une semaine entière avec un élan facile à comprendre. Il me semblait que j'avais retrouvé la France, ses coutumes polies et douces, sa société riieuse et spirituelle. Je m'oubliais, je n'observais plus.

Après quelques jours mollement perdus, je me pris à songer pourtant que j'étais en terre malaise et que je n'y étais pas venu pour voir seulement de riches et nobles armateurs, de jeunes et belles créoles. Alors je cherchai à m'isoler de la partie européenne de Batavia

pour en observer la partie indigène. On comprit ma pensée; on la seconda. Quelques excursions furent organisées dans la campagne environnante et dans les districts limitrophes.

Ma première course fut chez un des chefs les plus puissans des environs. Il habitait une magnifique résidence, assise sur les bords d'un petit ruisseau, et précédée d'un long péristyle à colonnes qui fermait une galerie ouverte à la brise. Ce chef était un homme jeune encore, d'une grande famille, très-considérée dans le pays. Son costume consistait en un *jarit* d'indienne plus ample que le *sarong* ou pagne ordinaire. Par-dessus le *jarit*, il portait un *sabuk* de soie assez semblable à une veste. Quand il voulut sortir avec nous, il prit un *tikopan* de velours brodé de dentelles et semblable aux jaquettes de Frise que l'on portait il y a un siècle. Sous le *tikopan* se voyait une veste blanche boutonnée jusqu'au collet et remplaçant la chemise des Européens. Sa coiffure consistait en un large morceau de drap ou de velours façonné à peu près comme les casquettes des jockeys (Pl. XXVIII — 4).

Ce chef, avec lequel la maison Perkus était en relations d'affaires, nous reçut de la manière la plus gracieuse. Son hospitalité avait quelque chose de grave et de digne qui lui donnait encore plus de prix. Il nous fit voir dans tous ses détails sa riche habitation et les belles cultures qui l'entouraient, des caféeries tenues comme des vergers, des champs de cannes à sucre et des essais de plantations d'indigo. On n'évaluait pas à moins de 200,000 piastres le domaine sur lequel résidait ce noble rajah.

Ma seconde excursion me conduisit à Buitenzorg. Le gouverneur, en tournée dans les districts voisins, ne pouvait nous recevoir lui-même, mais des officiers-généraux nous firent en sa place les honneurs de la résidence souveraine. La route de Batavia à Buitenzorg, autrefois tracée à travers une campagne déserte, n'est aujourd'hui qu'une longue allée bordée de maisons, qu'on prendrait presque pour un faubourg de grande ville. Après deux heures de route, on arrive devant le château, dont la façade est vraiment élégante. Le bâtiment se compose d'un corps de logis et de deux ailes. Une galerie à colonnades circule autour du massif central qui fait saillie, et un dôme pointu surmonte sa toiture (Pl. XXIX — 1). Plusieurs autres constructions sont jointes à l'édifice principal. Les unes sont des casernes, les autres des logemens pour la maison du gouverneur, véritable prince de ces contrées. Ce nouveau pa-



3. *Musique du Sultan de Bantoulang.*



4. *Rhinocéros de Java.*

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and expansion. The second is the fact that the United States is a nation of immigrants, and that its history is a history of the struggle for a better life for all.

The third is the fact that the United States is a nation of ideas, and that its history is a history of the struggle for freedom and justice. The fourth is the fact that the United States is a nation of heroes, and that its history is a history of the struggle for a better world.

The fifth is the fact that the United States is a nation of progress, and that its history is a history of the struggle for a better future. The sixth is the fact that the United States is a nation of hope, and that its history is a history of the struggle for a better tomorrow.

The seventh is the fact that the United States is a nation of love, and that its history is a history of the struggle for a better world. The eighth is the fact that the United States is a nation of faith, and that its history is a history of the struggle for a better life.

lais ne date guère que de 1816. A cette époque, on reconstruisit ses divers bâtimens avec plus d'ordre et de symétrie. Les jardins antiques et raides furent convertis en jardins anglais; on utilisa les eaux abondantes de la vallée; on les fit monter en jets, tomber en cascades ou en gerbes. A ces améliorations de simple agrément, le baron Van-der-Capellen ajouta bientôt des innovations plus utiles. Il établit à Buitenzorg un jardin botanique qu'il confia à la direction du savant Reinwardt, remplacé depuis par le docteur Blume. Dans ce jardin, furent rassemblés, à grands frais, non-seulement tous les végétaux que produit le sol fertile de Java, mais encore une multitude de plantes des Moluques, du Bengale, du Brésil, de la Chine, du Japon et de l'Australie.

Nous vîmes une à une toutes ces merveilles, le palais et ses beaux salons de réception, le jardin botanique, les pièces d'eau, le parc, les bosquets, les vergers où dominait l'oranger, la campagne que coupaient mille ruisseaux. C'était, dans l'intérieur des terres javanaises, un spectacle qui frappait davantage par le contraste, par la couleur toute asiatique du paysage, par le mouvement du terrain et l'aspect des petites cases malaises qui se trouvent dans le rayon du grand édifice (Pl. XXIX — 1).

Avant que la résidence de Buitenzorg eût été, comme celle de Krawang, réunie à celle de Batavia, elle formait cinq arrondissemens, celui de Buitenzorg proprement dit, et ceux de Parong, de Jassinga, de Tji-binong et de Tji-baroussa. Chacun de ces arrondissemens obéissait à un chef indigène chargé de la police, et qui se nommait, dans le premier, *Andipatty*, dans les trois autres, *Demang*. Quoique ces districts soient des plus riches que renferme l'île de Java, leurs revenus auraient à peine suffi à couvrir les frais d'administration, si le gouvernement ne s'était réservé, dans tout leur ressort, le monopole des cafés à un prix qui offre de grands bénéfices. La résidence elle-même, chaque jour plus réduite par suite d'aliénations successives, ne se compose plus aujourd'hui que du château et de quelques terres peu considérables, situées entre les rivières de Tjiliwong et de Tjidanie, distantes à peine d'une demi-lieue l'une de l'autre.

Après avoir ainsi vu les pays vassaux des Hollandais, je brûlais du désir de voir un pays purement malais et où les vieilles mœurs indigènes ne se fussent pas effacées. L'occasion fut heureuse pour moi. Un des commis de la maison hollandaise, brave jeune homme nommé Piter,

allait être envoyé dans le pays de Bantam pour surveiller un grand achat de riz qui devait être dirigé sur Anjer, l'un des ports de la contrée. Je devins son compagnon de route.

Nous partîmes de Batavia le 19 octobre, dans une excellente calèche; et le lendemain, après avoir traversé la rivière Tjikandi et admiré une magnifique campagne, nous entrions à Ceram, la capitale actuelle de l'État de Bantam. Cet État de Bantam, divisé en deux régences, l'une du N., l'autre du S., compte neuf cent quatre-vingt-trois d'essas ou villages. C'est un des pays les plus intéressans de Java. Long-temps il fut indépendant de l'autorité batave; mais, depuis que le gouverneur-général Daendels a soumis par les armes un des sultans du pays qui avait cherché à inquiéter les districts voisins, Bantam est devenue presque une annexe des districts de Batavia. Ceram, située dans l'intérieur des terres, est une jolie ville, bien peuplée, bien bâtie. La maison du résident où nous descendîmes est située en face du *dalam* du régent indigène. C'est une habitation élégante, commode, près de laquelle se trouvent la maison du secrétaire de la résidence, quelques autres habitations européennes, le corps-de-garde et les casernes de la garnison.

A Ceram, je vis des Malais avec leurs costumes, leurs mœurs, leurs allures nationales. Déjà, dans les campagnes des environs, j'avais aperçu une foule d'hommes et de femmes du peuple, diversement costumés. Le vêtement le plus ordinaire consistait pour les hommes en un grand *sarong*, sorte de pagne à fleurs, et un *kolambi*, espèce d'habit à manches courtes; pour les femmes, en une jupe à carreaux, avec un vêtement par-dessus qui leur serre le haut du corps comme un spencer un peu long. Les hommes sont coiffés d'un mouchoir roulé en forme de turban; ils portent tous le cris à la ceinture. Les femmes ont les cheveux relevés sur le sommet de la tête et d'énormes pendans d'oreilles. L'un et l'autre sexe marchent pieds nus (Pl. XXIX — 3).

Dans les classes plus élevées, le costume varie suivant les circonstances, les temps, les lieux, les fonctions de l'individu. Ainsi il y a, pour les dignitaires qui entourent les sultans, un costume de cour et un costume de guerre. Le costume de cour oblige à garder les épaules, les bras et tout le buste nus; il ne comporte qu'un seul cris au côté droit, et un instrument tranchant au côté gauche. Ce second instrument, nommé *wedung*, a la forme d'un couteau. C'est une arme presque symbolique, qui signifie que la

personne qui la porte est prête à couper l'herbe et les arbres sur l'ordre de son souverain. La coiffure de rigueur est alors le kuluk, bonnet de soie blanche ou de velours bordé d'or, imitation arabe, que le sultan Palang a introduite à Java. Toute la partie découverte du corps est frottée d'une poudre blanchâtre ou d'un jaune brillant. Le sultan lui-même est soumis à cette servitude du cérémonial (Pl. XXIX — 2). Le costume de guerre est encore plus compliqué. Il exige trois cris, le premier acquis par l'officier qui le porte, le second provenant de ses ancêtres, le troisième donné par les parens de sa femme. Deux de ces armes sont placées aux deux côtés de la ceinture; la troisième par derrière. Un baudrier soutient une épée au côté gauche. Le reste du costume se compose du pantalon nommé *che'ana*, d'une veste rayée et collante, du gilet blanc boutonné jusqu'au cou, enfin d'un vaste chapeau en velours qui ne doit pas être d'une grande utilité dans la bataille (Pl. XXIX — 2). Parmi les autres costumes, il faut citer celui des deux fiancés quand ils marchent au temple où l'imam doit bénir leur union. Dans cette occasion, on déploie tout ce que la toilette javanaise connaît de raffinemens. Couvert de la ceinture aux talons d'un magnifique pagne; les bras et le buste nus, mais garnis de bracelets ou de plaques d'or; coiffé d'un diadème dentelé, d'où tombent plusieurs rangs de perles, le fiancé marche en avant du cortège lentement, avec calme, avec gravité. La fiancée le suit, vêtue comme lui de ses atours les plus beaux, la gorge à demi-découverte et les bras nus; avec un long pagne, avec un justaucorps prenant au-dessous des bras et retenu par une ceinture; parée ainsi que son fiancé d'un diadème de plaques d'or et de bracelets. Ils portent tous deux des babouches (Pl. XXIX — 4).

Je ne vis ces costumes qu'en courant et comme à la hâte. Nous n'avions que quelques heures à passer à Ceram; mais, de retour à Batavia, j'avais du moins l'impression exacte et vraie des contrées intérieures; j'étais sorti de la sphère d'idées que fait naître cette grande ville plus européenne que malaise. Mon grand pèlerinage n'étant point fini encore, il fallait que je me tinsse en défiance contre les mollesse fastueuses de la vie créole. De rudes mers et des contrées sauvages m'attendaient, avec leurs épreuves de mille sortes. Aussi, dès le lendemain de mon retour de Ceram, une occasion s'étant offerte pour les terres australes, je dis adieu à mon hôte qui me conjurait, presque les larmes aux yeux, de ne pas m'exposer de nouveau à des dangers gratuits,

de me contenter de mon premier itinéraire, si varié et si long. Je restai sourd à ces avances amicales. J'arrêtai mon passage sur le *Kangaroo*, capitaine Powell, qui devait mettre à la voile le 23 octobre, gagner Sourabaya à l'extrémité E. de Java, y compléter ses vivres et faire voile pour la Nouvelle-Hollande.

Rien ne déranga ce plan. Le 23, dès l'aube, nous quittions la grande rade, et, à l'aide d'une brise de terre, nous prolongions la partie N. de la côte javanaise. Le temps étant beau et le vent bon, trois jours nous suffirent, en serrant le rivage, pour cette traversée ordinairement contrariée par les vents d'E. Nous doublâmes, presque à les toucher, les caps Bantaman et Bonang qui forment les deux têtes de la presqu'île de Japara; puis, à la hauteur du cap Panka, nous entrâmes dans le détroit qui sépare l'île de Maduré de la grande terre. Tous les accidens de cette île couverte d'une végétation luxuriante se déroulèrent devant nous. Nous pûmes distinguer, étendus au pied de la chaîne intérieure, les beaux champs de café de Cheribon et de Japara. Sur toute cette côte pointaient, à travers le feuillage des arbres, une multitude de villages avec leurs maisons construites en bambou et en rotins. Au-delà de la presqu'île de Japara les cultures paraissaient changer. On voyait moins de cafés et plus de rizières. Les caféeries reparaissaient ensuite dans le district de Sourabaya, tandis que l'île de Maduré offrait plus de champs de riz.

Le *Kangaroo*, après avoir doublé la pointe Panka, s'engagea dans le détroit alors large de cinq lieues; une foule de bateaux javanais, resserrés dans cet espace, semblaient se jouer autour du navire avec leurs pagaies et leurs voiles triangulaires. On doubla le cap d'Orange, le point le plus resserré de la passe, et sur l'extrémité duquel est bâti un fort qui la commande. Les deux rives étaient garnies de hameaux charmans d'où se détachèrent plusieurs pirogues. Le *Kangaroo*, léger d'échantillon et fin voilier, glissa au milieu de ces passes vaseuses; il aperçut la rade de Grissé, l'une des plus renommées de Java pour les réparations des navires, et laissa tomber l'ancre, le 26 octobre, devant la résidence de Sourabaya.

Sourabaya est, après Batavia, la station qui doit le plus au gouverneur-général Daendels. On y remarque un arsenal maritime, des quais spacieux et solides sur la rivière Kediri qui traverse la ville, de longues jetées pour combattre les envasemens de son embouchure, un atelier de monnaies, des chantiers, une fon-

derie de boulets, enfin un palais pour le gouverneur. Situés en dehors de la ville, ces édifices y communiquent par des rues longues et larges que bordent des maisons en pierres ornées de galeries extérieures. Les quartiers riverains, moins beaux et moins salubres, restent noyés pendant une portion de l'année. C'est encore au général Daendels que Sourabaya doit un magnifique chemin pratiqué à travers des marais et des montagnes jusqu'à Samarang, et qui se lie avec la route de Samarang à Batavia.

Le Kanguroo ne devant pas séjourner longtemps à Sourabaya, il me fallut recueillir à la hâte des renseignements qui pussent servir à juger la valeur d'études et d'observations plus complètes. Débarqué avec le capitaine sur l'une des jetées qui marquent l'entrée du port, nous fûmes obligés de subir d'abord la visite des douaniers, seuls maîtres de cette avenue. Les maisons européennes ne commencent qu'au-delà. Des murailles blanches, des toits en terrasses, de jolies galeries couvertes, avec des colonnettes extérieures, tel est le premier aspect de la ville. Sur la rive opposée à la douane, est une batterie qui commande la rivière et termine ce faubourg. Plus haut, sont les chantiers; puis vient le quartier des Chinois, propre, bruyant, animé, comme dans toutes les villes où ces nomades ont planté leurs tentes marchandes; ensuite paraît la ville créole, bien bâtie, bien peuplée; enfin la maison du résident signalée par son pavillon, édifice dont les deux étages se reflètent dans les eaux de la rivière (Pl. XXX — 1 et XXXI — 1). Les salons de ce fonctionnaire sont le rendez-vous de la bonne société de la ville. Cette société se compose d'un petit nombre de ménages créoles ou européens. Peu de femmes dans le nombre parlent une autre langue que la langue malaise. On trouve chez quelques-unes des figures expressives et belles, et presque chez toutes des manières douces et bienveillantes. Quand vient le soir, toute cette société se réunit dans de vastes et beaux salons, éclairés par des lampes que défendent des globes en verre, et tellement ouverts à la fraîcheur de la brise, que le passant peut, en quelque sorte, assister au mouvement de l'assemblée, à ses plaisirs, presque à ses entretiens.

La population de Sourabaya se compose en outre, comme à Batavia, de Malais et de Chinois. Ce poste est aussi fréquenté par les habitants de l'île voisine de Maduré, qui ont un type spécial dans la famille javanaise. *Le Kanguroo* n'ayant pas plus de vingt-quatre heures à sacri-

fier à cette relâche, je ne pus débarquer sur cette île, dont nous découvrons une partie de la rade de Sourabaya. Là, j'aurais pu saisir les mœurs, les coutumes, l'organisation politique d'un peuple qui ne dépend des Hollandais que d'une manière médiate; j'aurais pu, comme les officiers de *la Favorite*, capitaine Laplace, assister à des fêtes indigènes, m'asseoir à la table des petits sultans du pays, les observer dans leur vie étrange et fastueuse.

Quand *la Favorite* eut stationné quelques jours à l'ancre dans la rade de Sourabaya, elle reçut, de la part d'un des trois sultans de Maduré, le sultan de Bancalang, une invitation si pressante, que le commandant crut devoir accepter pour lui et quelques officiers du bord. On débarqua donc sur la côte de Maduré, où le fils du prince était venu attendre les Français. Après une légère collation de thé et de confitures chinoises, on monta dans deux calèches qui devaient conduire les voyageurs à Bancalang, capitale du souverain. Le fils de ce monarque, introducteur des étrangers, était un grand jeune homme au teint cuivré, qui commandait les troupes maduraises au service de la Hollande, et portait, comme marque distinctive de son grade, l'uniforme d'officier supérieur de cavalerie hollandaise. Le costume n'eût pas trop juré avec l'homme, sans un turban rouge et blanc que le Madurais avait cru devoir conserver sous son chapeau d'uniforme.

La première impression du paysage ne prévint pas en faveur du territoire que l'on parcourait. Ce n'était plus alors la végétation vive et lustrée des plaines de Sourabaya; mais des champs gercés par le soleil, des arbres rabougris, de maigres et incertaines récoltes. L'eau manque à Maduré, et l'eau sous les Tropiques est un bienfait que rien ne peut compenser. Aussi les revenus du sultan de Maduré consistent-ils moins dans les récoltes des denrées que dans celle du sel, assez productive encore malgré le monopole hollandais, et dans une abondance inépuisable de nids de salanganes qui tapissent les roches escarpées et anfractuueuses de la côte septentrionale.

Le long de cette route, paraissaient, par intervalles, des villages madurais dont chaque maison, ceinte d'une haie de joncs tressés, semblait une petite île.

En trois heures, les calèches eurent franchi la distance qui sépare Bancalang du lieu où les Français avaient pris terre. On arriva au palais du sultan qui reçut les étrangers avec des manières nobles et distinguées. A ses côtés était

assis le résident hollandais qui servit d'interprète au commandant de *la Favorite*. Le palais du sultan forme l'un des côtés de la plus vaste place de Bancalang. Il ouvre sur une vaste cour que bordent des casernes pour la garde maduraise, et au centre de laquelle se dressent deux magnifiques arbres, preuves vivantes de l'ancienneté du titre du souverain actuel; car son aïeul les planta en grande cérémonie le jour où il fut nommé *bang-horam*. Au-delà de cette cour est le palais, édifice d'une construction élégante et légère, orné de colonnettes sous lesquelles s'étend la pièce principale, vaste galerie de forme rectangulaire, ouverte à la brise dans toutes les directions. Cet immense kiosque est coupé en quatre parties et à angles droits par deux autres rangs de colonnes. Deux de ces salles figuraient mieux un magasin qu'un appartement, tant on les avait encombrées de candélabres, de lustres, de pendules et autres meubles précieux; les deux autres servaient de salles à manger. Autour de cet édifice d'une architecture bizarre étaient une foule de dépendances; une salle de bains, des cuisines, les logemens des femmes ou de la domesticité, enfin la salle des instrumens de musique. Là se trouvaient ces instrumens à une corde, assez semblables à notre violon, et qui consistent en une sorte de boyau tendu sur une moitié de gros coco recouvert d'une peau très-fine dans sa partie concave. On en joue avec un archet dont les crins un peu lâches restent toujours engagés dans les cordes. A côté de ces instrumens, on en vit plusieurs autres d'une harmonie plus effrayante encore. Tel était une espèce de gong ou de djender, composé de huit plaques de métal inégales de dimension, et qui rendent sous la bague du musicien un son proportionné à leur grosseur; telle était encore une grosse caisse en bois creuse, dans laquelle figuraient côte à côte six vases de cuivre suspendus et de proportions diverses. En frappant chacun de ces globes, le musicien en obtient un son à peu près semblable à celui que rendrait un bassin de cuivre. On trouvait aussi là le chapeau chinois, un gros tambour, des gougous de toutes sortes, et un tam-tam qui imite d'une manière complète les éclats bruyans du tonnerre (Pl. XXXI—3).

A peine les Français étaient-ils arrivés que le sultan leur donna le spectacle de quelques divertissemens. Le premier se composa d'une pantomime guerrière, exécutée par de beaux hommes richement habillés, armés de la lance et du cris. Ils s'avançaient sur deux files, chacune pré-

cedée d'un chef, et prenaient en marchant des poses martiales. Les bandeaux rouges aux broderies d'or, l'écharpe blanche qui entourait leur cou et retombait sur leurs épaules nues, le pagne aux mille couleurs qui serrait plusieurs poignards autour de leur ceinture, tout contribuait à la beauté de ce spectacle. La pantomime figurait des guerriers allant à la rencontre de l'ennemi, et les gestes et les mouvemens du corps exprimaient cette intention d'une manière si frappante, que les plus habiles comédiens auraient pu prendre des leçons de cette savante mimique. Le repas qui suivit eut un caractère moins national. Le service, la cuisine, les vins, tout était européen; les convives eux-mêmes portaient presque tous l'uniforme hollandais. Le sultan seul avait un affablement moitié malais, moitié batave. Une veste garnie d'épaulettes de général couvrait un gilet d'uniforme qui laissait paraître la poitrine et le col nus; à la place du pantalon figurait un vaste pagne cachant à peine des jambes nues et maigres. Le sultan, homme d'une cinquantaine d'années, quoiqu'il fût d'un brun foncé, qu'il eût un nez épaté, une bouche énorme, des lèvres salies de bétel, des dents noires et cariées, un front bas et saillant, des pommettes fortement accusées, des yeux petits et jaunes, avait pour compenser ces désavantages personnels quelque chose d'ouvert, de gai, et à la fois d'imposant et de communicatif.

Ce chef indigène se montra surtout excellent pour les Français. On eût dit qu'il s'ingéniait à chercher les moyens de les distraire, désireux surtout de ne rien omettre de ce qui pouvait leur donner une idée favorable de sa grandeur et de sa magnificence. Après le repas vint l'éternelle et retentissante musique qu'accompagnait un chœur de femmes aigre et discordant. Ces choristes, pour la plupart vieilles et laides, faisaient partie du harem du voluptueux sultan. Le jeu suivit le concert. On s'assit autour d'une table pour faire un *vingt-un* dans lequel les agens hollandais et les collecteurs chinois se montrèrent passés maîtres. Enfin un magnifique souper termina cette première journée de fêtes.

La seconde journée ne fut pas moins bien remplie. Au lever du soleil, les étrangers gravissaient une petite colline au sommet de laquelle est le lieu de sépulture des rois de Bancalang. C'est une enceinte contenant plusieurs hangars dans lesquels on loge les sarcophages. Sur ces divers monumens on pouvait presque lire la date de leur fondation, tant il y avait entre eux

... de l'Algérie, les habitants de ces contrées ont une manière de vivre qui est tout à fait particulière. Ils sont très attachés à leurs coutumes, et ils ont une grande vénération pour leurs ancêtres. Ils ont une religion qui est très pure, et ils ont une morale qui est très saine. Ils ont une langue qui est très douce, et ils ont une musique qui est très agréable. Ils ont une danse qui est très vive, et ils ont un jeu qui est très intéressant. Ils ont une cuisine qui est très savoureuse, et ils ont une boisson qui est très rafraîchissante. Ils ont une architecture qui est très belle, et ils ont une littérature qui est très riche. Ils ont une histoire qui est très glorieuse, et ils ont une civilisation qui est très avancée. Ils ont une science qui est très profonde, et ils ont une philosophie qui est très élevée. Ils ont une religion qui est très sainte, et ils ont une morale qui est très noble. Ils ont une langue qui est très douce, et ils ont une musique qui est très agréable. Ils ont une danse qui est très vive, et ils ont un jeu qui est très intéressant. Ils ont une cuisine qui est très savoureuse, et ils ont une boisson qui est très rafraîchissante. Ils ont une architecture qui est très belle, et ils ont une littérature qui est très riche. Ils ont une histoire qui est très glorieuse, et ils ont une civilisation qui est très avancée. Ils ont une science qui est très profonde, et ils ont une philosophie qui est très élevée. Ils ont une religion qui est très sainte, et ils ont une morale qui est très noble.

... de l'Algérie, les habitants de ces contrées ont une manière de vivre qui est tout à fait particulière. Ils sont très attachés à leurs coutumes, et ils ont une grande vénération pour leurs ancêtres. Ils ont une religion qui est très pure, et ils ont une morale qui est très saine. Ils ont une langue qui est très douce, et ils ont une musique qui est très agréable. Ils ont une danse qui est très vive, et ils ont un jeu qui est très intéressant. Ils ont une cuisine qui est très savoureuse, et ils ont une boisson qui est très rafraîchissante. Ils ont une architecture qui est très belle, et ils ont une littérature qui est très riche. Ils ont une histoire qui est très glorieuse, et ils ont une civilisation qui est très avancée. Ils ont une science qui est très profonde, et ils ont une philosophie qui est très élevée. Ils ont une religion qui est très sainte, et ils ont une morale qui est très noble. Ils ont une langue qui est très douce, et ils ont une musique qui est très agréable. Ils ont une danse qui est très vive, et ils ont un jeu qui est très intéressant. Ils ont une cuisine qui est très savoureuse, et ils ont une boisson qui est très rafraîchissante. Ils ont une architecture qui est très belle, et ils ont une littérature qui est très riche. Ils ont une histoire qui est très glorieuse, et ils ont une civilisation qui est très avancée. Ils ont une science qui est très profonde, et ils ont une philosophie qui est très élevée. Ils ont une religion qui est très sainte, et ils ont une morale qui est très noble.



1. Ruines du Palais de Koulassant.



2. Danseuse Savanais.

de différence, soit pour l'ordre d'architecture, soit pour le choix des matériaux. Les plus anciens étaient en briques, d'autres plus récents étaient en pierres grossièrement sculptées, d'autres en marbre blanc et en granit veiné. L'un de ces hangars contenait les tombeaux des anciens sultans de Maduré, tombeaux entourés d'une foule d'autres qu'ils dominaient par leur hauteur, composés presque tous d'une pyramide quadrangulaire tronquée que couronnait un massif de marbre ou de granit gris. Les tombes plus basses étaient celles des femmes ou des parents du sultan défunt.

Dans l'après-midi, les fêtes redoublèrent. Stimulé par quelques cadeaux assez précieux, le sultan chercha à se surpasser lui-même. Ayant fait atteler un superbe landau d'apparat que traînaient six chevaux harnachés à l'européenne, il voulut que les officiers de *la Favorite* fissent avec lui une promenade officielle et pompeuse. Les voitures sortirent de la cour aux sons d'une musique discordante, et rencontrèrent sur leur route une foule d'hommes, d'enfants et de femmes qui tombaient à genoux et joignaient les mains dans un respectueux silence (Pl. XXX—3). Plus loin se trouvaient des régimens madurais nouvellement organisés, et sur lesquels le vieux sultan jeta un regard de complaisance.

Les Madurais sont des musulmans fanatiques et pieux, et chaque année des missionnaires venus d'Arabie réchauffent le zèle de ces ardens islamites. Soit différence de race, soit différence de culte, ils sont bien plus intrépides que les Javanais qui les craignent et les évitent. Maigres et rarement de haute taille, ils ont les membres grêles, le nez large et épaté, les cheveux crépus et durs, les yeux noirs, mais ternes, la bouche abîmée par le bétel, et les dents noircies par une préparation tinctoriale. Ils sont vêtus à peu près comme les Javanais, avec un pagne à dessins, une veste à manches, un turban assez ample et un cris au côté. Ils vont pieds nus. Le Madurais est d'ailleurs sobre, loyal, intrépide, fidèle à sa parole, ami du luxe, pieux, persévérant et tenant à ses traditions (Pl. XXX—2).

La fête du soir attendait les officiers de *la Favorite*, non chez le sultan, mais chez le fils du sultan. Là on bannit l'étiquette de cour, et les dignitaires madurais se montrèrent dans leur négligé. La demeure de l'héritier présomptif du trône était bâtie à l'européenne. Elle avait des galeries à colonnades, des appartemens aérés et vastes, une cour entourée de bâtimens pour les femmes, une musique aussi infernale que celle du sultan, et des choristes aussi laides et aussi

criardes. On soupa gaiement, on porta plusieurs toasts qui montèrent les têtes, et quand on se leva de table, officiers de la corvette et chefs madurais se prirent à danser avec les bayadères du harem, chargées de distraire les convives. Bientôt on vit des danseurs en uniforme européen; de jeunes officiers vinrent se mêler à ces femmes, et former avec elles des passes en tenant à la main une longue écharpe. Entraîné par l'exemple et un peu échauffé par le vin, le bon sultan lui-même se prit à danser. Rien de plus curieux que de voir ce petit vieillard, laid, maigre et voûté, coiffé d'un mouchoir de couleur, sans cravate et sans gilet, avec son pagne et sa ceinture jaune, enlacer amoureusement ses bras autour de ses deux odalisques, balancer son corps et sa tête avec des prétentions à la grâce, recueillir les applaudissemens de la foule, se fâcher quand ils mollissaient, et frapper de sa royale main les spectateurs qui ne mettaient pas assez de chaleur dans leur enthousiasme. Dès que le sultan se fut mêlé à la danse, l'élan devint général. On fit danser les Madurais, on fit danser les Hollandais, on fit danser jusqu'aux collecteurs chinois qui ne souffraient qu'avec une répugnance comique les avances des danseuses piquées au jeu.

Enfin cette série de fêtes se termina par une grande représentation scénique. C'était l'enfance de l'art, des ombres chinoises mises en jeu sur une toile tendue. Le lendemain les officiers de *la Favorite* regagnèrent leur corvette, où le jour suivant ils eurent à leur tour l'honneur de recevoir et de fêter le souverain madurais.

La Favorite fit d'autres échelles sur cette côte ayant de poursuivre son grand itinéraire de circumnavigation. Elle jeta un pied d'ancre à Passarouang, chef-lieu de la résidence de ce nom, située au fond d'une baie très-ouverte, sur les bords de la Gumpang, petite rivière où ne pénètrent guère que des bateaux. Passarouang fait un grand commerce de riz, de sel et de légumes d'Europe, que l'on cultive avec le plus grand succès sur les hauteurs voisines. *La Favorite* mouilla ensuite à Bezukie, à quatorze lieues de Passarouang, située, comme cette dernière, au confluent d'un petit cours d'eau. Bezukie est une petite ville avec de jolies habitations, parmi lesquelles on distingue celles du résident hollandais et du chef indigène. La résidence de Bezukie, peuplée de 400,000 âmes, est une des plus vastes de l'île de Java; mais le littoral seul en est habité. La partie montagneuse est le domaine des ours noirs, des sangliers et des ti-

gres. La lisière qui borde la mer est garnie de fort jolis villages, dont les cultures principales consistent en plantations de café et surtout en rizières.

Le bourg de Panaroukan, à quelques lieues au sud de Bezukie, a les rizières les plus considérables du district. C'est une localité charmante, avec une magnifique avenue plantée de beaux arbres, et bordée de belles cases construites en bois et couvertes de chaume. Un autre bourg visité par les officiers de *la Favorite*, est celui de Badican, situé dans l'intérieur à dix lieues de Bezukie et dans la direction des montagnes. Dejà de ce côté les tigres abondent. Le pays plus âpre nourrit de beaux quadrupèdes, au nombre desquels il faut citer le bœuf qu'on élève par troupeaux. On y dresse des taureaux pour le cirque, et l'un des chefs de Badican donna aux Français le spectacle d'un combat de ce genre.

De Bezukie, *la Favorite* mit à la voile pour Sumanap, seconde sultanie de Maduré et située à l'extrémité orientale de l'île. La baie de Sumanap est d'un accès difficile, à cause des récifs qui se projettent au large. La côte de Maduré présente sur ce point une telle ceinture de vase, qu'il fallut mouiller la corvette par quatre brasses d'eau à près de deux milles du bourg.

Le sultan de Sumanap fit au commandant français un accueil moins riant que celui de Bancaang, mais non moins hospitalier. Le palais de ce prince ne différait point de celui de son voisin ; mais sa musique était européenne, et non maduraise. Ce nouveau sultan était la créature des Hollandais à qui son courage avait été souvent utile. Ce fut lui qui, dans la dernière guerre, amena à Java les plus intrépides auxiliaires. D'une taille élevée et replète, fort, vigoureux, avec des traits graves, même durs, des yeux noirs et vifs, le sultan de Sumanap avait tout-à-fait l'extérieur d'un chef asiatique. Sumanap est un bourg peu considérable. Il consiste en une rangée de maisons en pierre et en bois, donnant d'un côté sur la mer, de l'autre sur des jardins. A l'intérieur de l'île, le sol est assez ingrat, et ne produit qu'à force de soins du riz, du maïs et des cannes à sucre. C'est plutôt un point de défense qu'un point de production. Les Hollandais ont surtout chargé le sultan qui commande ce district de veiller sur la sûreté des parages environnans, et de faire une chasse active et constante aux pros des pirates qui infestent les districts de Bali et de Lombok. Parfois ces pirates se réunissent en flottilles, et au lieu d'attendre une attaque, ils la préviennent et opèrent des descentes sur l'île. Pour

préserver la côte de pareilles tentatives, Sumanap a un fort, misérable ouvrage dont les remparts gazonnés peuvent recevoir six canons de huit et une garnison de cent hommes.

La relâche de Sumanap eut aussi ses divertissemens et ses fêtes ; des parades de troupes maduraises, de grands festins où le sultan étala un luxe incroyable de cristaux et d'argenterie ; un bal plein de piquans contrastes, où les robes européennes des dames créoles figuraient auprès du costume malais étincelant de pierreries, et des uniformes madurais, plus légers et presque sauvages. Le sultan fit les honneurs de ces fêtes avec autant d'aisance que de dignité.

La Favorite quitta Sumanap pour gouverner sur le détroit de Bali, après avoir doublé le cap de Sandana, point de reconnaissance familier aux navigateurs de ces parages. Bientôt s'ouvrit devant l'éperon de la corvette, ce détroit fatal à plus d'un navire, et dans lequel les insulaires voisins ont établi une sorte de tribut de meurtre et de pillage. Bali est l'un des mille repaires de ces pros qui dévastent les mers malaises. Chacune de ces criques cache un piège, à chaque cap est un danger.

On dit que Bali fut peuplée par une colonie d'insulaires de Soulou que de mauvais traitemens forcèrent à une expatriation. Ils se réfugièrent sur cette île et y fondèrent Bali-Balou, résidence de l'un des trois sultans qui se partagent l'île. Bali-Balou, située au fond d'une petite baie, compte à peine quelques huttes habitées par des demi-sauvages. En dehors de la piraterie, ces indigènes ne connaissent d'autre industrie que celle d'un petit nombre de cultures. Chaque année quelques pros vont porter à Sincapour du coton, des cocos et une foule de fruits délicieux qui croissent dans ces forêts. En retour de ces produits, ils obtiennent quelques marchandises chinoises, des étoffes communes, de la clincaillerie et d'autres objets d'Europe. Bali produit en outre une belle et grande espèce de bœufs que caractérise une tache blanche sur la croupe et sur les cuisses. Ces animaux sont forts et excellens pour le labourage, mais la chair n'en est pas bonne à manger. Les habitans de Bali sont une race d'hommes abrutis, féroces, mais vigoureux. Comme esclaves, ils rendent des services dans les travaux manuels. D'horribles superstitions pèsent sur cette contrée, où les atrocités les plus fanatiques du continent indien sont encore en pleine vigueur. C'est le pays où le culte primitif de Java semble s'être le plus fidèlement conservé. Il paraît que ce culte était jadis le bouddhisme, mais que le braminisme y

prévalut il y a trois ou quatre cents ans. Les prêtres de Bali ont le même caractère, la même tenue, les mêmes privilèges que ceux du continent indien : ils suivent la même vie mystique, vie de contemplation et de prières (Pl. XXXIII—3).

La dernière relâche de *la Favorite* sur la côte javanaise eut lieu à Baniou-Wangui. Baniou-Wangui est le district sud-est de l'île. Jadis abandonné et désert, ce territoire est couvert aujourd'hui de riches caferies. Le chef-lieu, Baniou-Wangui, était autrefois un amas de cases chétives construites auprès d'un fort protecteur de cette côte. Les tigres infestaient les environs, et des cratères voisins envoyaient leurs laves sur le rivage. C'est pourtant au milieu de ces solitudes horribles que le gouvernement voulut fonder des plantations fructueuses et peu coûteuses. Il fallait défricher des forêts, ouvrir des communications dans le sein d'un pays presque impénétrable. A ces travaux affreux, on destina les indigènes condamnés pour meurtre ou pour vol. D'abord ces malheureux ne s'y prêtèrent qu'avec répugnance, aimant mieux périr de faim dans les forêts que de traîner, dans de telles fatigues, une existence misérable. On vit que la désertion allait rendre la colonisation impossible; on y pourvut. Les condamnés purent faire venir leurs familles et s'établir en menages sur le lieu à eux assigné pour prison. Cette mesure réussit à Baniou-Wangui, comme elle a réussi partout. Les cultures s'étendirent, des hameaux se fondèrent, on gagna du terrain sur les tigres, on bâtit des cases sur les plateaux intérieurs. Celle du résident est située à peu de distance de la grève. C'est une jolie maison à colonnades, environnée de cases (Pl. XXXI — 2). Une longue et belle avenue de cocotiers conduit vers le village et la baie. Sur la gauche est le fort, ceint d'un fossé profond et qui montre dix pièces d'artillerie dans les embrasures de ses remparts gazonnés. Des magasins en pierre de taille, des casernes et une poudrière complètent ce système de défense. La garnison ordinaire est de cinquante hommes. A l'intérieur, croissent d'immenses vergers de café, au milieu de hautes forêts vierges où ils sont comme étouffés. Entourés de tigres, les planteurs semblent s'être entendus avec eux pour vivre sur le pied de rapports inoffensifs. Des tigres d'une taille énorme viennent même parfois se promener au milieu des cases à certaines heures du jour, sans que les femmes et les enfans paraissent s'en effrayer beaucoup. Après avoir obtenu quelque chose à manger, ils retournent vers la forêt pour y chasser les daims et les cerfs. Cependant les

tigres ne sont pas toujours aussi débonnaires; des chevaux, des chiens, des bœufs disparaissent assez souvent. Quand ces raptus deviennent trop fréquents, on organise une battue, où l'on prépare des fosses recouvertes de feuillage dans lesquelles le tigre tombe à la merci de ses ennemis.

Le rhinocéros unicolore, connu des naturalistes sous le nom de rhinocéros de Java, se rencontre fréquemment dans ces forêts, et surtout dans leurs profondeurs les plus marécageuses. Il est rare que cet animal attaque l'homme. Doué d'une force extraordinaire, il ne s'en sert que pour se défendre quand on lui dispute le passage. Duvaucel, qui a le mieux décrit ce pachyderme, dit que cette espèce est une des moins grandes connues. Sa corne, qui ne pousse qu'avec l'âge, semble se polir et s'arrondir par le frottement. Sa peau est plissée sous le cou, au-dessus des jambes en arrière des épaules et à la cuisse. Le pli des épaules embrasse tout le corps, et les plis des jambes sont de toute la largeur de celles-ci. Les autres finissent insensiblement avant d'arriver à la limite du corps vers laquelle ils se dirigent; mais le caractère le plus remarquable de la peau de ce rhinocéros se trouve dans les tubercules, pour la plupart pentagones, dont elle est revêtue. On la dirait couverte d'une sorte d'écaillés, bien que ces tubercules ne soient que des éminences épidermoïques, qui laissent leur empreinte sur la couche générale de l'enveloppe tégumentaire. Les seuls poils qu'on aperçoit sur le corps prennent naissance dans une dépression qui occupe le centre des tubercules, et ces poils, de couleur noire, sont beaucoup plus fournis en deux endroits seulement, sur les bords des oreilles, et dessous et dessus la queue. Le rhinocéros de Java, comme ses congénères, ne vit que d'herbes, de racines et de jeunes pousses d'arbre. Il se plaît dans les lieux humides et ombragés et se vautre avec délices dans la fange des marécages (Pl. XXXI—4).

Après une relâche de quelques jours à Baniou-Wangui, *la Favorite* quitta cette baie et appareilla pour Hobart-Town. Elle avait ainsi parcouru presque baie par baie, chef-lieu par chef-lieu, toute la côte orientale de Java, la moins fréquentée et la moins connue.

Le Kangaroo était alors aussi par le travers de cette côte. Il avait quitté le mouillage de Sourabaya, et s'engageait, dès le 30 octobre, dans le détroit de Bali pour gagner de là les grandes mers australes. Mais avant de perdre de vue ce territoire javanais, objet de tant d'études,

il est utile de résumer ce que l'histoire, l'archéologie, la géographie ont appris, au sujet de cette île, de choses curieuses et neuves, intéressantes et authentiques.

CHAPITRE XXVIII.

JAVA. — RÉSIDENCES DE L'INTÉRIEUR.

La résidence de **BATAVIA**, si elle est une des plus importantes de la colonie, en est également une des moins étendues. En 1818, à l'époque de la réintégration des Hollandais, elle se prolongeait à l'O. jusqu'à la rivière de Tjikandi, formant, à treize lieues de la capitale, les limites de la province de Bantam; à l'E., jusqu'à la rivière de Tji-heran, qui la séparait de la résidence de Krawang, distante d'environ treize lieues; enfin, au S., jusqu'aux limites de la résidence de Buitenzorg, comptant ainsi une surface de cent quatre-vingt-six lieues carrées et une population de 180,000 âmes. Depuis cette époque, on a réuni, en 1826, les résidences de Buitenzorg et de Krawang à celle de Batavia, ce qui en a doublé à peu près l'étendue. Buitenzorg est l'un des districts les plus peuplés et les plus féconds de l'île; il comprend une douzaine de cantons dont on avait jadis formé plusieurs régences. Le district de Krawang, plus vaste, a pour limites, au N. la mer, à l'O. le district de Cheribon, au midi les Préangers. De belles plantations de cannes à sucre, des moulins pour scier le bois, témoignent en faveur de l'industrie agricole et manufacturière de cette résidence.

On a vu ce qu'était la résidence de **BANTAM**, avec ses 983 dèssas ou villages. Les revenus de ce territoire s'élèvent à près de deux cent mille florins. On y fabrique des guingans communs, du fil d'ananas, de la poterie, des nattes de jonc ou de bambou fort estimées, ainsi qu'une espèce de chaux très-fine qui sert à la fois à crépir les maisons européennes et à préparer le bétel des naturels.

A côté de la résidence de Bantam est celle des **PRÉANGERS**, la plus vaste, la plus riche, la plus importante de toute l'île. Pour aller de Batavia aux Préangers, quatre buffles suffisent à peine à traîner une calèche le long de rampes escarpées. Au point culminant de la route, on a sur la droite le Mont-Guedé dont le sommet vomit encore une colonne de fumée; puis sur la gauche une longue chaîne ondulée qui s'étend au-delà des limites de l'horizon. Ce sont là les Préangers, province à laquelle les tableaux statistiques de sir Stamford Raffles attribuent les

deux neuvièmes de la superficie de Java, ou 10,000 milles carrés anglais.

La résidence des Préangers est subdivisée en quatre arrondissements ou régences, Sumadang, Bandong, Tjanjor et Limbadang. Les régeus ou chefs indigènes en fonctions à l'heure actuelle y sont encore les héritiers et descendants directs de ceux qu'y trouva la Compagnie hollandaise au commencement du XVII^e siècle, et ces souverains descendaient à leur tour de la tige royale de Pandjaram, qui avait régné sur la partie occidentale de Java avant les révolutions produites par la propagande islamite.

Le chef-lieu de la résidence des Préangers est Tjanjor, gros bourg à six lieues de Buitenzorg. C'est peut-être la plus jolie de toutes les villes purement javanaises. Les rues sont de larges allées tirées au cordeau, bordées de charmilles ou de haies de bambous. Par-dessus ces barrières on distingue des arbres fruitiers et des arbres à fleurs odoriférantes, qui semblent s'étendre comme des parasols au-dessus de cases basses et jolies. Les ruelles latérales sont propres, régulières et ombragées. Les habitations prises isolément n'ont point de beautés saillantes, mais elles ont toutes un aspect d'ordre, de symétrie et d'aisance. Au milieu de la ville est un beau bazar, d'où les Chinois sont exclus par suite d'une mesure fiscale. Avant 1825, Tjanjor était un bourg d'une médiocre importance, mais le voisinage de Buitenzorg et les soins du baron Van-der-Capellen en ont fait une ville charmante, une ville industrielle, fournissant des ouvriers à toute la province. Les autres capitales de la résidence, Bandong et Sumadang, ne le cèdent guère à Tjanjor ni pour le site ni pour la population. Le dernier régent de Sumadang, mort il y a quelques années, avait le titre de pandjoran; son palais ou *dalam* était magnifique; il en faisait les honneurs aux Européens avec une grâce vraiment royale. Dans la partie méridionale du district de Bandong, se trouve le *Gounong-Gountour*, volcan terrible dont les éruptions récentes ont laissé de désastreux souvenirs.

Le territoire des Préangers se trouve encore, d'après la loi coloniale, sous le coup d'un monopole onéreux pour ses planteurs. Pendant que toutes les autres résidences voyaient proclamer la culture libre et le libre choix des débouchés, une loi spéciale plaçait les Préangers hors du droit commun et en faisait une espèce de ferme sous le patronage du gouverneur-général et de ses agens. Les récoltes de café des Préangers ne peuvent être vendues directement